

L'agriculture « à la Flamande » dans la France du Nord au XVIIIe siècle

par **Dominique ROSSELLE**
professeur émérite d'histoire, Université de Lille 3

Aujourd'hui, les spécialistes de l'histoire des campagnes s'accordent pour dire que la grande majorité de l'agriculture française stagna dans une certaine médiocrité jusqu'au milieu du XIXe siècle : époque d'une introduction généralisée des engrais dits « chimiques ».

Au contraire, dans le nord du pays, et ce dès l'époque médiévale, on vit naître ce que l'on appellera plus tard « l'agriculture à la Flamande ». Cette dernière qui connut des périodes fastueuses comme au moyen-âge mais aussi des régressions marquées notamment lors des conflits entre monarchies européennes au XVIIe siècle perdurera jusqu'au premier conflit mondial.

L'agriculture à la Flamande était fondée :

- sur une polyculture aux assolements complexes avec une association précoce des « grains panifiables » avec de l'avoine « carburant » des chevaux de labour.
- des plantations précoces de légumineuses et de fourrages verts pour alimenter un cheptel en stabulation permanente destiné prioritairement à la fourniture de fumures.
- une systématisation de cultures de plein champ de plantes textiles et tinctoriales ainsi qu'une grande variété d'oléagineux pour répondre aux besoins économiques provinciaux.
- une régression marquée des jachères.

Cette agriculture reposait aussi sur une intensification du travail tant sur les plus grandes exploitations, fortes de 40 hectares et plus, apanage de la « grande culture » que sur les petits lopins paysans, moins de 5 hectares, où l'on pratiquait la « culture à bras ». Autrement dit, d'un côté des chevaux puissants et bien harnachés tractant des charrues lourdes et des herses ferrées et de l'autre des bêches à fer long, les fameux louchets, associées à des houes et des binettes maniées avec énergie par toute la famille pendant la période des travaux agricoles. Ce fut grâce à ce fort investissement travail que la superficie des terres en jachères traditionnelles ne fit que régresser pour disparaître dans certains secteurs septentrionaux.

La pratique des nombreuses « façons de labour », de hersages et de sarclages était associée à beaucoup d'engraisement des sols. La panoplie des « amendices et immondices » était quasiment sans fin depuis le « roi fumier » jusqu'aux engrais les plus insolites comme la « poudrette », engrais humain desséché, ou la « colombine » extraite des pigeonniers seigneuriaux.

Travail intensif et abondance de fumures produisaient des rendements régulièrement élevés avec au départ une « semence légère » ce qui ne manquait pas de provoquer l'admiration de tous les observateurs nationaux comme étrangers.

Mais l'agriculture flamande était aussi une agriculture bannissant toute routine car spéculative et ouverte tant sur les marchés de proximité que sur les plus lointains comme l'Angleterre ou les Pays-Bas Autrichiens. L'écoulement des produits étant facilité un réseau dense de canaux et l'existence de nombreuses « étapes » céréalières efficaces.

A ce jeu de l'innovation et de la réponse aux marchés urbains les petits paysans, jouissant d'une totale liberté technique, furent les plus réactifs assurant ainsi pour des générations et des générations le succès du « travail à la Flamande ».